

Flipo F. - L'écologie politique définie par les controverses générées par sa réception

Fabrice Flipo

Maître de Conférences HDR en philosophie
TEM Mines-Télécom / LCSP Paris Diderot

Introduction

L'écologisme est difficile à définir, car de multiples obstacles se font jour lorsqu'on s'y risque. Qui se rapporte à la littérature académique ne peut manquer d'être frappé du flou qui règne (l'écologisme est-il progressiste ? Est-il libéral ? Est-il moderne ou antimoderne ? etc.), ainsi que du caractère parcellaire des différentes théorisations, dispersées dans de multiples disciplines qui communiquent peu entre elles. Qui se rapporte à la littérature militante sera découragé devant la dispersion entre de multiples auteurs, d'Illich à Charbonneau en passant par Thoreau ou Hainard. Qui se rapporte aux deux verra à quel point les deux champs, militant et académique, communiquent encore très peu. Si l'on ajoute à cela que le sujet est très controversé, sujet à un fort rejet, du côté académique comme du côté de la société, on aura une petite idée de la difficulté.

Tout n'est pas à faire non plus. Des éléments existent, bien que dispersés, fragmentaires et controversés. On s'accorde ainsi que la date de naissance de l'écologisme, dans les années 60 à 70. On s'accorde aussi sur son objet : changer les modes de vie, de manière à en adopter d'autres qui soient plus soutenables soit, dans le fond, plus universalisables. L'écologisme donne naissance à des ministères, des négociations et un ensemble de législations, nationales et internationales. Il se concrétise de multiples manières, par des mouvements sociaux, des parcs naturels, des moyens de production et des produits de consommation « verts ».

Ce que nous proposons ici, pour y voir plus clair, est de définir l'écologie politique par les controverses qui ont été générées par sa réception. Cette approche a un double avantage : ne pas fermer la définition finale, puisque l'écologie politique se trouve alors davantage définie en creux que de manière positive, et n'aborder cette épineuse question de « la nature » que de biais, puisqu'il n'y a pas lieu de commencer notre exposé comme ce qui caractérise la plupart des textes militants, à savoir l'état de plus en plus catastrophique de « la nature », sous les assauts répétés de « l'industrie », « l'Occident » ou de « l'Homme », c'est selon.

Nous tiendrons ici « écologisme » et « écologie politique » pour synonymes, le premier désigne le mouvement qui porte le second comme idéologie.

Réception de l'écologisme par le libéralisme

S'intéresser à la réception de l'écologisme par le libéralisme conduit à réexaminer le libéralisme, du moins sous les deux formes qui se proposent à notre lecture : les libéraux dépeints par eux-mêmes, ou par leurs critiques.

Le libéralisme réagit fortement à l'émergence de l'écologisme, les livres de Luc Ferry, sur le plan de la philosophie politique, et celui de Paul Samuelson et de William Nordhaus, sur le plan de l'économie, peuvent en témoigner. Le fait d'avoir à recourir à deux livres, qui recouvrent deux champs de la pensée, en France, indique déjà une difficulté : le fait que « le libéralisme » soit rarement pensé comme un tout, économique et politique.

Du côté de l'économie c'est entendu, les revendications écologistes sont avant tout interprétées comme un retour de la thèse malthusienne de l'épuisement des ressources. Le pari de Julian Simon contre Paul Ehrlich peut symboliser cela. Les écologistes sont ceux qui n'ont pas pris acte du pouvoir de la technologie, et ne font que ressasser des questions d'un autre âge. L'accueil fait au rapport du Club de Rome dans les années 70 l'illustre parfaitement. Les écologistes surestiment les méfaits de l'industrie, et sous-estiment sa capacité à venir à bout des problèmes qu'elle a elle-même générés, et dont certains sont malgré tout bien réels. Le libéralisme soutient que la croissance est la solution et non le problème, puisque c'est elle qui procure les moyens de trouver des ressources supplémentaires, comme le montre le cas du nucléaire ou des performances techniques réalisées dans le domaine de l'extraction des ressources, et que c'est encore elle qui donne les moyens de protéger le milieu, le désir d'un environnement sain n'apparaissant, historiquement, qu'à partir du moment où l'on a atteint un niveau de richesse économique suffisant – soit en France, dans les années 60.

Dans un second temps les libéraux appréhendent les écologistes comme des « pastèques », selon l'expression fameuse utilisée notamment par Jean-Marie Le Pen. L'une des revendications les plus constantes de l'écologisme est en effet de politiser la consommation, au sens de créer une discussion collective sur ce que sont ou plutôt ce que devraient être nos besoins : vélo ou voiture ? Produits bio ou industriels ? Chauffage bois ou nucléaire ? Tels sont en effet les sujets qui motivent les écologistes. Or dans le système libéral cette discussion doit entièrement être laissée au marché, mis à part les correctifs que sont les assurances diverses qui culminent dans l'Etat-Providence, dont l'extension doit être d'autant plus limitée qu'on est libéral. L'une des conditions du bon fonctionnement des marchés est leur atomité, autrement dit le fait que chaque consommateur exprime son opinion, sa préférence, sans être influencé par d'autres. Les écologistes sont donc suspectés de vouloir collectiviser l'économie, à la manière soviétique, et empêcher chacun de choisir librement ce qui lui fait plaisir, ce qui constitue l'un des piliers du libéralisme et de sa propension à respecter le pluralisme des choix de vie, que l'on nomme en philosophie politique « pluralité des conceptions du Bien ».

Ajoutons que les écologistes sont doublement soupçonnés de vouloir passer outre la démocratie, car non seulement ils entendent politiser la consommation mais en plus ils souhaitent le faire directement, par ce qu'ils appellent « l'action directe », ce qui veut dire : sans passer par le Parlement, ou même par le débat. Les écologistes se présentent munis de ce qu'ils appellent une « science », l'écologie, dont ils semblent vouloir dériver directement des normes ; ils rejouent en cela l'errance marxiste qui, sur la base d'une science, avait aboli la démocratie, remettant le pouvoir dans les mains d'une Avant-garde toute-puissante, n'ayant aucunement besoin de consulter avant de décider. Les écologistes sont donc vus non seulement comme des pastèques, mais parmi les plus dangereuses, celles qui n'ont rien appris du siècle qui vient de s'écouler. Le goût de Greenpeace ou d'autres groupes pour l'action « directe » vient renforcer cela.

En même temps ce qui trouble les libéraux est que l'écologisme paraît « mâtiné de brun », au sens où il refuse ou semble refuser le progrès technologique, qu'au moins les marxistes admettaient et même chérissaient, pour preuve le

soutien unanime, des communistes aux gaullistes, au lancement du programme électronucléaire dans les années 70. Les écologistes semblent vouloir revenir en arrière, vers un monde désindustrialisé « et donc » prémoderne, c'est-à-dire préscientifique. Leur critique de la science fait le lit de tous les obscurantismes. Cette idée d'accorder des « droits » à la nature focalise d'ailleurs une grande partie des critiques, notamment chez Ferry. Ne revient-elle pas à vouloir instaurer cet animisme dont justement la modernité nous avait sorti ? « Respecter » la nature, c'est ce qui caractérise les prémodernes, et explique qu'ils aient si longtemps vécu dans un univers immobile, où tout se répète éternellement. Pour preuve ce fameux « discours de Dakar » de Nicolas Sarkozy, dans lequel il estimait que si l'homme africain n'était « pas entré dans l'histoire », c'est parce qu'il « vit avec les saisons », que son idéal de vie est « d'être en harmonie avec la nature », qu'il ne connaît que « l'éternel recommencement du temps rythmé par la répétition sans fin des mêmes gestes et des mêmes paroles. Dans cet imaginaire où tout recommence toujours, il n'y a de place ni pour l'aventure humaine ni pour l'idée de progrès. Dans cet univers où la nature commande tout, l'Homme échappe à l'angoisse de l'Histoire qui tenaille l'Homme moderne mais l'Homme reste immobile au milieu d'un ordre immuable où tout semble être écrit d'avance. Jamais l'Homme ne s'élanche vers l'avenir. Jamais il ne lui vient à l'idée de sortir de la répétition pour s'inventer un destin⁶⁹⁷ ».

Pourtant, étant critique des technologies de puissance, et fréquemment pacifiste, au moins en apparence, l'écologisme semble plutôt anti-patriote, ce qui en fait un « brun » d'une catégorie pour le moins étrange, un peu trop cosmopolite.

Réception de l'écologisme par le marxisme

Le terme « marxisme » fait de toute évidence problème, dans le titre, au moins pour deux raisons. La première est que Marx lui-même n'a jamais été « marxiste » et il ne manque pas de « marxistes » pour rappeler que le marxisme est une doctrine qu'il faut critiquer. D'où une seconde difficulté : le « marxisme » ne constitue pas une catégorie unifiée, loin de là, elle s'est même diversifiée au point qu'André Tosel parle de « mille marxismes ».

Pourtant « marxisme » est bien le nom de la doctrine dominant la camp de la critique du libéralisme, dans les années 60, quand l'écologisme émerge, et l'on connaît la fameuse phrase de Sartre, pour qui le marxisme était à ce moment-là « l'horizon indépassable de notre temps »⁶⁹⁸. Le libéralisme possède lui aussi de nombreuses variantes, il n'en continue pas moins de posséder une unité. Cette unité se retrouve dans la critique du libéralisme, dont le marxisme et les marxistes ont longtemps possédé une sorte de monopole. La lutte des classes, l'opposition entre le capital et le travail, entre le prolétariat et le patronat, la critique du capitalisme sont des éléments communs à tous les marxistes, quel que soit le nom par lequel ils souhaitent qu'on les appelle, « marxiste » ou « marxien », et par-delà les divergences entre partisans de Kautsky, de Lénine, de Staline, de Rosa Luxembourg et de bien d'autres encore.

⁶⁹⁷Discours prononcé le 26 juillet 2007. Disponible Wikipédia: http://fr.wikipedia.org/wiki/Discours_de_Dakar

⁶⁹⁸Deux références pour baliser le terme: Jacques Droz, *Histoire du socialisme*, 1973 et G. Duménil et D. Lévy, *Economie marxiste du capitalisme*, Paris, la Découverte, 2003.

Par-delà la querelle des dénominations, ce qui est certain est que ce que l'on appellera « le marxisme » pour simplifier réagit de manière assez similaire au libéralisme. Il commence en effet par voir dans les écologistes un retour de Malthus. Là encore on se gausse de leur peu de confiance dans la technologie, cette force que l'on conçoit comme étant avant tout issue du travail, et non du capital, à l'opposé de ce que défend le camp libéral. Défendre la nature ne peut se faire que contre l'Homme. Sur le plan économique les écologistes, qui appartiennent en général aux classes moyennes ou issues de la petite-bourgeoisie, ce qui devient manifeste dès lors qu'on se rend compte que le mouvement ouvrier n'a guère porté de revendications en ce sens, ne génèrent-ils pas une rareté artificielle, qui renchérit le prix des produits et nuit au prolétariat ? Ne protègent-ils pas des aménités qui sont avant tout de l'intérêt des plus dotés, et sans intérêt pour les plus pauvres ? Ne défendent-ils pas des modes de vie qui sont plus onéreux, par exemple la nourriture biologique, que seuls les riches peuvent se payer ? Ces arguments sont répétés à satiété.

Les écologistes, perçus comme des « rouges » par les libéraux, sont considérés comme des libéraux par les marxistes. Et en effet nombreux sont les éléments qui concordent, de même que nombreux étaient les éléments qui, dans le cadre conceptuel et pratique libéral, convergeaient pour ranger les écologistes parmi les socialistes. Les écologistes se révèlent en effet être des partisans relativement tièdes de la propriété publique, voire même du socialisme. A chaque fois qu'on leur demande s'ils sont pour ou contre le marché, ils semblent répondre que cela dépend des cas ; à chaque fois qu'on leur demande au contraire s'ils sont pour le socialisme, ils demandent en quoi cela consiste et qui sera au pouvoir. Pour beaucoup, s'ils n'adhèrent pas au marxisme alors c'est donc qu'ils sont libéraux. De fait Greenpeace fait alliance avec les entreprises, qui sont certes productrices de renouvelables mais dont le principal problème, côté marxiste, est qu'elles appartiennent au secteur privé. Ils se prononcent bien, en règle générale, pour l'économie sociale et solidaire, qui pour le marxisme n'est qu'un pis-aller, une rustine sur un système qui pendant ce temps reste pour l'essentiel inchangé.

Les écologistes paraissent donc totalement incohérents, là encore. Le capitalisme étant ce système qui poursuit le profit pour le profit, comment peuvent-ils ne pas en être de féroces critiques ? Evidemment on se demandera de manière similaire, côté écologiste, comment on peut, du côté marxiste, être apparemment si critique, tout en étant si admiratif des résultats capitalistes que sont le nucléaire ou la tablette tactile.

Le lieu du désaccord : les forces productives, et donc la cosmologie

Le titre peut évidemment surprendre, puisque le déploiement des forces productives est censé être la conséquence directe de l'abolition de toute forme de cosmologie. En effet seuls les non-modernes sont réputés être dotés d'une cosmologie, qui leur donne une « nature », dont ils ne peuvent s'extraire, précisément. Pourtant ce n'est pas ce que l'analyse révèle, et les implications de ce résultat sont nombreuses.

Un détour par Sartre et Whitehead, auteur d'une philosophie de la cosmologie, peut nous aider à comprendre. Sartre, dans *L'Être et le Néant*, distingue deux modalités de l'être au monde. La première est la réflexion,

moment au cours duquel nous contemplons le monde, nous nous voyons voir. La seconde est l'engagement, moment au contraire d'où la contemplation est abolie, seule compte l'action. L'engagement tranche ce que la réflexion suspend. La réflexion ne peut identifier d'où elle-même provient. Elle ne peut que remonter les causes de sa propre existence, au moyen de divers faits de l'expérience, qui sont par excellence le lieu des sciences, nous explique Whitehead. Ainsi découvre-t-elle qu'elle est conditionnée par un corps, une perception, qu'elle peut étendre via des outils et des instruments, mais aussi qu'elle est le fruit d'une histoire, d'une famille, d'une communauté, d'une nation, de l'humanité. Ces causes enchevêtrées sont autant de déterminants de l'action sur laquelle l'agent peut avoir prise.

Ce que l'écologisme met en évidence, pour aller vite, est que l'ontologie moderne est cartésienne, au sens où le mode de vie qui se met en place est fondé sur l'échange, qui ne nécessite de reconnaître que deux entités : les *res cogitans* (les êtres humains) et la *res extensa* (la matière). Il n'y a nulle place pour le vivant. L'économiste libéral Paul Romer, que l'on dit nobélisable, affirme d'ailleurs que la croissance durera encore 5 milliards d'années, jusqu'à ce que le soleil s'éteigne, le monde étant avant tout fait de choses et d'idées, celles-ci procurant un réservoir inépuisable pour réordonner celle-là à notre profit. C'est aussi la thèse de la « seconde flèche » du temps, que l'on dit opposée à l'entropie. Tous ces artifices cosmologiques ne sont là que pour sauver la cosmologie et partant l'anthropologie cartésienne, en tous points opposée à l'anthropologie écologiste, fondée sur l'idée dynamique de cycles évolutifs, d'un « réseau de vie » (web of life) dont le comportement est très différent de la *res extensa* cartésienne, laquelle se révèle, sans surprise, bien adaptée aux matériaux inanimés prélevés dans le sous-sol, dont l'abondance est sans doute une caractéristique essentielle de la civilisation industrielle.

Les écologistes en ont bien conscience : le monde étant plastique, l'écologie est à la fois une description du monde, en termes de causes et de conséquences, de finalité, qu'un ordre idéal, imaginé, fantasmé, rêvé. Autant les images industrielles de l'avenir ont éliminé la vie, sous le béton et l'acier, autant les images écologistes cherchent à tout reverdir.

Dans le cadre de l'analyse marxiste, c'est le moment de la réalisation de la valeur que les écologistes contestent, que ce soit celui de l'investissement (Notre-Dame-des-Landes, les nanotechnologies, le nucléaire etc. au profit des renouvelables, de la « biodiversité » etc.) ou celui de la consommation finale (produits « bio », vélo etc.), qui sont évidemment étroitement liés l'un à l'autre mais qui ne peuvent être confondus, pour autant qu'ils forment ce que l'économie industrielle appelait autrefois une « filière de production », allant du producteur jusqu'au consommateur et incluant tous les intermédiaires. Il s'agit d'organiser la production, certes, mais selon des logiques différentes de celles habituellement défendues par les représentants des travailleurs, qui se révèlent, en pratique, attachés à leur outils de production, pour des raisons bien différentes de celles des capitalistes mais qui aboutissent, du point de vue écologiste, à une alliance objective.

L'écologisme nous force à admettre que nous ne sommes pas « sortis » d'une longue nuit de l'esprit, qui aurait été « cosmologique », nous avons « simplement », si l'on peut dire, changé de cosmologie. Une cosmologie c'est un ordre

des êtres, une ontologie. Une cosmologie va avec une anthropologie, comment en serait-il autrement d'ailleurs puisque l'être humain est de la nature, dans la nature, sans pour autant se confondre avec elles ; comme tous les êtres vivants il modèlera ce milieu qui est à la fois moyen et obstacle, puissance et limite, dans un rapport dialectique. Une ontologie va donc toujours avec une métaphysique, en tant que celle-ci est toujours aux prises avec une physique, comme les mots le sont avec les choses. Ce résultat justifie de mettre la question de la science au centre des débats, tout autant que la religion et la culture, et d'ailleurs cela a souvent été remarqué, que l'on qualifie les écologistes de « créatifs culturels », qu'on leur attribue des tendances « sacralisantes » ou encore un rapport à la science problématique, soit excessivement confiant (les khmers verts) soit au contraire excessivement méfiant (les obscurantistes).

Conclusion

Mouvement « cosmologique », si l'on peut dire, ou « culturel », l'écologisme peut aussi être assimilé à une nouvelle bourgeoisie, qui n'aurait plus le profit et l'ordre économique pour objectif ; un libéralisme non-moderne en quelque sorte. Il n'y a pas une seule unité de vue, dans l'écologisme, sur ce qu'il convient de faire, et donc d'être, entre les opposants absolus à toute forme d'extractivisme, qui en creux protègent les modes de vie de l'âge de pierre, et dont on se demande s'ils adhèreraient vraiment eux-mêmes à ce qu'ils défendent, et ceux pour qui l'écologie c'est d'abord l'égalité planétaire et la dignité pour tous, comme l'exige par exemple la référence à « l'espace écologique » chez les Amis de la Terre. Néanmoins tel est bien le lieu du débat, aussi déroutant que cela puisse paraître au premier abord.